

De la science comme cliché, ou comment penser la littérature

Martine Léonard

Volume 19, numéro 2, automne 1983

Le texte scientifique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036794ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036794ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Léonard, M. (1983). De la science comme cliché, ou comment penser la littérature. *Études françaises*, 19(2), 97–110. <https://doi.org/10.7202/036794ar>

De la science comme cliché, ou comment penser la littérature

MARTINE LÉONARD

L'opposition littéraire/scientifique nous accompagne quotidiennement : elle ne sert pas seulement à désigner les deux principales branches de l'enseignement, mais à caractériser les membres de notre société en deux groupes antithétiques. Une telle évidence cependant ne doit pas faire oublier que cette antinomie est historiquement datée : c'est au XVII^e siècle¹ que le clivage de deux types de disciplines intellectuelles commence à s'amorcer, pour se développer surtout au XIX^e siècle, où il devient un véritable «lieu commun», issu du positivisme. Récemment d'ailleurs, C.P. Snow² dénonçait le «naturel» de cette opposition dans un livre qui déclencha une polémique en Angleterre : selon sa démonstration, ce phénomène serait propre à l'ensemble du monde occidental et causé par le fait que les écrivains n'auraient pas assumé la révolution industrielle du XIX^e siècle. Mais quelle que soit l'explication de ces faits, on a bien l'impression que notre conception de la *littérature* — et il faut remarquer que le mot ne date, dans son acception actuelle, que du XIX^e siècle — est vouée originellement, avant même d'exister, à une opposition binaire dans laquelle le non-littéraire réfère non pas à toutes les autres réalisations possibles de discours, mais plus précisément à l'un d'entre eux qui a le privilège de lui servir de repoussoir. Nous voudrions ici essayer

1. Bernard Beugnot, «De quelques lieux rhétoriques du discours scientifique classique», *Revue de synthèse*, 101-102, 1981, p. 5 à 25.

2. Charles P. Snow, *les Deux Cultures*, Paris, Pauvert, 1968, original 1959.

de voir comment la littérature est pensée par rapport à la science au cours des vingt dernières années, à travers les reformulations d'une critique issue de la problématique structuraliste. La question est la suivante : quelle hypothèse est proposée par la critique d'inspiration linguistique pour rendre compte des rapports domaine littéraire/domaine scientifique ? Autrement dit, la vieille opposition a-t-elle survécu — et comment — au bouleversement conceptuel de la « nouvelle critique » au cours duquel fut emporté même le mot de *littérature*, qui commence seulement à sortir du purgatoire ? Pour cela, nous devrions essayer de trouver les articulations d'un déroulement historique, même si, dans les faits, les étapes distinguées sont souvent confondues et si l'usage de tel ou tel mot précède la prise en charge méthodologique de la notion qu'il véhicule, brouillant les enchaînements chronologiques. Précisons qu'il ne saurait être question de voir ici comment le texte littéraire inscrit en lui-même une certaine vision de la science, ce qui serait un tout autre sujet. Nous resterons dans le domaine de la critique, pour saisir le jeu d'oppositions toujours fluctuantes entre termes très voisins et de déplacements sémantiques imperceptibles aboutissant à de nouvelles configurations.

Langage littéraire/langage scientifique

Dans un premier temps, qu'on pourrait grossièrement faire remonter aux débuts du siècle, la position de la linguistique vis-à-vis de la critique littéraire est doublement privilégiée. C'est la plus proche des sciences, celle qu'on peut solliciter en raison d'un objet presque voisin (le langage) et celle qui sert de modèle pour imaginer la démarche scientifique. Ce qui est nouveau, ce n'est pas la revendication de scientificité (qui remonte au XIX^e siècle) mais c'est que cette scientificité sera pensée selon la réflexion saussurienne et cela même si parfois c'est par l'intermédiaire d'autres sciences humaines, telle l'anthropologie. Qu'on songe par exemple aux rapports du général et du particulier : ils seront formulés (et définis) à travers la dichotomie langue/parole, qui permet au premier terme d'être linguistiquement décrit, contrairement au second. Si l'approche scientifique est l'apanage du critique, du côté de l'objet, le littéraire sera précisément défini comme « l'anti-scientifique » — ce qui demeure conforme à la tradition classique. On voit donc jouer le processus scientifique à deux niveaux : dans la démarche du critique et dans la définition de son objet. Nous nous attacherons seulement à ce deuxième point, mais nous verrons que les deux aspects sont étroitement liés.

Si le langage scientifique offrait une sorte de double du langage littéraire, c'est qu'il était considéré comme l'exemple

même d'un énoncé «objectif», «transparent», «neutre»³. Une telle hypothèse d'ailleurs se fondait moins sur l'examen de textes précis que sur le postulat d'un type de communication dont le critère est la vérité et dont les attributs (objectivité, transparence, etc.) dessinent un paradigme presque métaphorique. *A contrario*, le langage littéraire était caractérisé par son «opacité», non référentialité, etc. Ce qui n'empêchait pas (et même ce qui permettait), dès qu'on avait défini la littérature comme langage double (de connotation), de s'interroger sur les différents modes d'être de ce type de langage. Comme exemple de cette démarche, nous prendrons, parmi plusieurs autres⁴, celui de Welles et Warren⁵ : ces critiques américains, tentant de cerner ce qu'ils nomment «la nature de la littérature», décident de préciser «l'usage particulier qu'elle fait du langage». Ils repèrent trois types d'usage : littéraire, courant et scientifique⁶, et affirment qu'il est «relativement facile de distinguer le langage scientifique du langage littéraire». C'est l'opposition du *dénotatif* et du *connotatif* qui est au centre de leur définition. Mais lorsqu'il s'agit de trouver des caractéristiques à ces deux types de langages, seul le versant littéraire se voit attacher des traits positifs : «le langage littéraire est infiniment plus inséré dans la structure historique de la langue; il demande qu'on s'intéresse au signifiant pour lui-même; il a un aspect expressif et pragmatique que le langage scientifique s'efforce toujours d'éliminer au maximum». La véritable définition de la littérature viendra ensuite, lorsque les auteurs abordent les *genres* littéraires, qui tous renvoient à un monde fictif, imaginaire. La capacité de «fabuler» sera l'élément retenu comme le plus pertinent, sans que la question soit posée de savoir si une telle capacité est une exclusivité de la littérature par rapport à d'autres manifestations langagières.

Ce type d'analyse est caractéristique : il constitue une sorte d'horizon familier pour tous ceux qui ont la tâche de définir la littérature, même si la façon de poser l'opposition semble désormais désuète. Et le langage scientifique, dans une telle perspective, se voit attribuer des caractéristiques négatives, alors que le langage littéraire serait un langage scientifique auquel

3 Sur la transparence linguistique comme hypothèse philosophique, cf François Recanati, *la Transparence et l'énonciation*, Paris, Le Seuil, 1979

4 Tzvetan Todorov, *les Genres du discours*, Paris, Le Seuil, 1978

5 *La Théorie littéraire*, la date de la première impression du livre, 1942, interdit de le critiquer au nom de concepts récents et, il s'agit seulement d'extraire du livre un passage de son introduction Édition française, Le Seuil, 1971

6 L'opposition langage courant/langage scientifique n'est pas évidente ainsi Charles Bally (*Traité de stylistique*) définit le langage scientifique comme le meilleur exemple de «langage naturel»

viendraient s'ajouter des traits. On n'est pas loin d'une théorie de la norme et de l'écart et on voit bien de quel côté serait la norme. D'ailleurs cette norme serait supposée assez connue pour qu'on se passe de sa description. Donc pas de corpus, ni d'exemples, comme si on risquait de détruire cette pureté idéale du langage dès qu'on tentait de la cerner. Il est amusant de noter que Charles Bally⁷, qui voulait, dans le prolongement de Saussure, donner une description de la «valeur affective» de la langue, en tant que différente d'une valeur intellectuelle (c'est l'opposition des sentiments et des idées), est amené à poser l'existence d'une norme — le langage intellectuel — et d'imaginer une langue scientifique à l'état pur. «Un texte scientifique (écrit-il) «authentique» révèle toujours, par le choix des mots et le tour des phrases, le besoin de ne montrer que la face objective des choses, et l'on sent que, chez le vrai savant, ce mode d'expression résulte d'un effort à la fois incessant et inconscient» (132). Or, lorsqu'il s'agit de trouver un exemple qui réponde à une telle définition, il remarque que ce «vrai savant» est une vue purement utopique et que le plus souvent, dans ces sortes de textes, «les choses dites sont très loin de nous» ou encore que «la manière dont elles sont dites nous éloigne beaucoup de notre conception vivante du langage». Il faudra donc se contenter d'une «expression scientifique idéale», définie comme alliant l'objectivité et la clarté, autrement dit une langue commune débarrassée de ses aspects subjectifs (émotifs ou affectifs), et cela tout en sachant impossible de trouver des exemples «répondant strictement» à une telle définition. Il en fait la démonstration précisément sur l'extrait d'un linguiste, Antoine Meillet, et va jusqu'à proposer une correction du texte pour en éliminer «ce qui détournerait l'observation stylistique de sa voie naturelle». Il semble donc que le langage scientifique qu'on postule pour définir le langage littéraire soit un être entièrement abstrait et une notion créée pour les besoins de la cause. Mais on pourrait peut-être alléguer que les prémisses de Bally le vouaient à l'échec et citer, en contre-exemple, un critique littéraire plus proche de nous dans le temps. Le livre de Jean Cohen, *Structure du langage poétique*⁸ nous servira d'exemple : particulièrement significatif de l'approche structuraliste, il a suscité des critiques enthousiastes ou exaspérées⁹. L'auteur se propose un corpus poétique allant de Corneille à Mallarmé et qui sera caractérisé par son opposition à un corpus non poétique, le «langage des savants», celui en l'occurrence de Berthelot, Claude

7 *Traité de stylistique française*, Paris, Klincksieck, 3^e éd., 1951

8 Flammarion, 1966

9 Tzvetan Todorov, *Poétique de la prose*, Paris, Le Seuil, 1966 et Henri Meschonnic, «Pour la poétique», *Langue française* 3, septembre 1969, p. 14 à 31

Bernard et Pasteur : la poésie est aux antipodes de la science et constitue un écart par rapport à la norme scientifique. On se doute bien qu'on va trouver au bout de l'analyse la confirmation statistique de cette hypothèse. Les relevés portent sur l'ordre des mots, l'épithète et la coordination : quelques traits sont donc choisis, mais il est bien évident qu'il ne s'agit pas ici de faire une vraie comparaison entre deux types de langage. Donc même dans ce cas, où il y a un corpus scientifique, il n'est là que pour servir de point de référence et la comparaison est faussée au départ. La preuve de Jean Cohen ne sert qu'à confirmer l'intuition banale de l'opposition scientifique/littéraire et il nous semble (quelques années après) inutile de mobiliser la statistique à cette fin. Pour pouvoir prendre au sérieux un corpus scientifique, il faudra une opposition plus fine que cette grossière dichotomie : c'est ce qui sera possible lorsqu'on passera du niveau de *langage* et celui de *discours*, donc de la première à la deuxième phase du structuralisme. Il nous a été en effet difficile de ne pas employer trop vite (et anachroniquement) le mot de *discours*, pour décrire la première étape du structuralisme, celle qui posait l'hypothèse d'une spécificité du *langage* littéraire. Nous aurions pu tout aussi bien prendre des exemples chez les formalistes russes ou le Cercle de Prague¹⁰, plutôt que parmi le New Criticism américain ou l'école de poésie française. Il s'agit, à travers toutes ces hypothèses, de cerner une spécificité qui appartient à toute la littérature et à elle seule. Au moment où la linguistique structurale se développait, il était tentant de penser qu'elle pourrait donner une description de cette langue particulière qu'est la littérature et donc confirmer la validité de l'opposition scientifique/littéraire. Mais c'est précisément pour s'être placée sur le terrain linguistique que la critique va devoir renoncer à ce qui apparaîtra alors comme un mythe, celui d'une spécificité littéraire : mythe que l'opposition scientifique/littéraire permettait d'entretenir. Et d'ailleurs il serait illusoire de croire qu'il est facile de se libérer de ce schéma simpliste : il n'y a qu'à évoquer l'expérience de l'enseignement de la littérature et il serait étonnant que chacun n'ait pas de souvenir de cette opposition commode et toujours disponible, quand il s'agit de dénouer une discussion qui s'enlise à propos d'un texte littéraire.

Du langage aux discours

Revenons de plus près au glissement méthodologique opéré par le passage de *langage* à *discours*. Si on se limite à l'expression

10. Thomas Winner, «Les grands thèmes de la poétique jakobsonienne», *l'Arc* 60, p. 55 à 63.

française du structuralisme (années 60), on constate un écart (sinon une contradiction) entre des affirmations de principes posant la littérature comme un langage spécifique pouvant être décrit en termes linguistiques¹¹, et des analyses concrètes concernant des champs très délimités : une oeuvre donnée — *les Liaisons dangereuses*¹² ou *la Recherche du temps perdu*¹³ —, un auteur — *les Langages de Jarry*¹⁴, de M. Arrivé —, un genre — *le Langage dramatique*, de P. Larthomas¹⁵. Il semble qu'irréremédiablement on retombe sur un découpage traditionnel, quelle que soit la définition de l'objet littéraire. Même si Jakobson employait le mot de *Poétique* pour renvoyer à une «science de la littérature en général», le type d'analyse qu'il propose ne rend compte que de la poésie, au sens étroit du mot. Le problème est bien le passage de la notion générale de «littéarité» à l'étude particulière d'une oeuvre donnée : est-ce que, pour atteindre la spécificité du langage littéraire, il faut sacrifier les oeuvres ? Tel est le paradoxe assumé par Todorov¹⁶, tandis que Genette¹⁷ refuse de choisir entre la critique (particulière) et la théorie (générale). Du moins le paradoxe aura-t-il permis de déplacer le problème : «L'objet de la poétique, écrit Todorov, n'est pas les oeuvres, mais le *discours* littéraire; et la poétique se rangera à côté des autres sciences du discours qui devront se constituer à partir de chacun des types de *discours*» (c'est nous qui soulignons). Or on constate effectivement, dans les réalisations concrètes de cette époque, une pluralisation des objets d'étude et une quasi-disparition du prestige de la littérature, qui désormais n'a plus sa «place»; dont le champ n'est plus délimité à l'avance par une tradition. Il est remarquable de noter que beaucoup d'études de méthodologie structuraliste (années 60) mettaient côte à côte un poème, une publicité, un article de journal, une recette de cuisine, etc. C'était en effet à des *analyses de discours* qu'on s'adonnait désormais. Nous devons nous interroger sur cette contradiction apparente : la linguistique, impuissante à décrire un *langage* littéraire, va se révéler au contraire très utile pour poser l'hypothèse de différents types de discours — *littéraires ou non*. Ambition à la fois

11 Très significatif, un article comme celui de Michel Arrivé, «Postulats pour la description linguistique des textes littéraires», *Langue française*, 3, septembre 1969, p. 3 à 13

12 Tzvetan Todorov, *Littérature et signification*, Paris, Larousse, 1967

13 Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Le Seuil, 1972

14 Paris, Klincksieck, 1972

15 Paris, Armand Colin, 1972

16 o c, *Avant-Propos*

17 o c, *Avant-Propos* Gérard Genette parle de «strabisme méthodologique»

plus modeste (on n'aura plus la prétention de saisir la littérature dans son ensemble et opposée à du non-littéraire —) et plus grande en même temps, dans la mesure où il s'agira de décrire très minutieusement et exhaustivement un seul type de discours. Bien sûr la nécessité de proposer une «typologie des discours» est revendiquée comme un véritable leitmotiv, mais cela reste plutôt un vœu tant il apparaît que l'ensemble des discours possibles soit infini, donc non théorisable. C'est ainsi que la question de la spécificité de la littérature devient non pertinente et du même coup l'opposition scientifique/littéraire. La littérature en effet va éclater en discours, qui recouvrent en gros les anciens genres : discours romanesque¹⁸, par exemple, ou discours dramatique, etc. Mais le champ littéraire se trouve dès lors traversé de discours qui ne lui sont pas propres : discours polémique, discours pamphlétaire, discours didactique, etc.

En passant de l'étude d'un langage à celle des discours, par essence pluriels, la critique littéraire fait plus que céder à une mode : parler de «langage littéraire», puis de «discours romanesque» ou de «discours poétique» et enfin (nous le verrons) revenir près du littéraire avec l'expression de «texte», toutes ces variations terminologiques supposent de nouveaux systèmes d'oppositions et évidemment des chevauchements inévitables, qui peuvent faire croire sur le moment à des simples changements d'étiquettes. Ce qui nous intéresse ici, c'est précisément de saisir le jeu de ces oppositions toujours fluctuantes. Le mot *discours*, pour en revenir à lui, était bien sûr fourni lui aussi par la linguistique : entre la *langue* et la *parole* saussuriennes, s'était glissé le *discours*, notion permettant de commencer à résoudre le problème sur lequel ne tarda pas à buter la linguistique : comment rendre compte du sens dans un énoncé supérieur à la phrase ? Pierre Kuentz¹⁹ a bien montré qu'il ne s'agit pas là d'un simple problème d'élargissement du champ mais d'une redéfinition théorique d'un nouvel objet et il faut souligner ici que les littéraires se trouvaient pour ce genre de travail tout désignés puisqu'ils avaient depuis toujours eu affaire à des énoncés supérieurs à la phrase ; ils n'étaient plus dans la situation de «demande» vis-à-vis des linguistes, mais dans une situation presque inversée. En effet, dans la tâche de description du discours, définie ainsi : «la séquence des phrases constitue l'énoncé qui devient *discours* lorsque l'on peut formuler des règles d'enchaînement des

18. Cf. par exemple le titre de Henri Mitterand, *le Discours du roman*, Paris, PUF, 1980.

19. «Parole/discours», *Langue française*, 15, 1972, p. 18 à 28.

suites de phrases»²⁰, les linguistes ne sont guère en position d'aider les littéraires, alors que ces derniers se sont depuis longtemps débrouillés avec l'appui par exemple de la rhétorique ou de la théorie des genres. L'analyse du discours va se développer, dès les années 60, dans des directions très variées et il n'est pas question d'en donner une description exhaustive : notons en tout cas qu'elles sont plus ou moins étroitement rattachées à la linguistique, mais déplacent toutes la linguistique en intégrant d'autres disciplines (par exemple la logique) et donc en définissant à chaque fois un objet nouveau. On pourrait grossièrement les ramener à trois courants : 1) l'analyse distributionnelle issue de Harris; 2) l'analyse de l'énonciation issue de Benveniste et croisant la pragmatique anglo-saxonne; et enfin 3) le travail de Foucault, qui s'élargit jusqu'à une réflexion à partir de l'histoire (y compris l'histoire des sciences et l'histoire littéraire). Le premier courant s'est avéré utile dans le cas de corpus très codifiés, tel le discours politique²¹ ou le recueil de *Maximes* de La Rochefoucauld²². Le propos du troisième est ainsi décrit par Foucault, dans *l'Ordre du discours* : il s'agit d'étudier comment «dans toute société la production de discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité» (p. 10). Inversement, Roland Barthes²³ postule la littérature comme moyen d'échapper à ce contrôle et comme «tricherie» par rapport à la langue, et revendique pour la sémiologie le droit d'étudier ce lieu privilégié. Si le premier courant est trop étroitement rattaché à la linguistique, le troisième en est trop éloigné pour que la littérature y soit envisagée autrement que comme une limite. Reste le second courant, l'analyse de l'énonciation. Ce concept en effet permet de penser à une description de la «subjectivité dans le langage» : linguistes et littéraires peuvent gagner à fonder une typologie des discours sur la considération de l'énonciation; désormais un lieu de rencontre est possible parmi les différentes approches de l'analyse du discours, et

20 «Problèmes de l'analyse du discours», J. Dubois et J. Sumpf, *Langages*, 13, 1969, p. 3 à 7

21 Cf. *Langages*, 23, 1971 «Le discours politique» et *Langue française*, 9, 1971, «Linguistique et société»

22 Stéphane Meleuc, «Structure de la maxime», *Langages*, 13, 1969, p. 69 à 99, conclut ainsi : «Nous avons pu préciser un certain nombre de traits grammaticaux qui permettent de mieux définir la Maxime en tant que type spécifique de discours littéraire »

23 *Leçon*, Paris, Le Seuil, 1978

cela même si les divergences d'importance existent entre les diverses acceptions de ce mot²⁴, pris dans toute une gamme de sens allant du plus linguistique (Ducrot) au plus pragmatique (Searle).

Dans un tel contexte, le rapport entre les disciplines ne peut plus être le même : le discours est une notion qui permet de recouper les champs du savoir autrement que selon la perspective traditionnelle. L'intérêt de cette nouvelle approche, c'est précisément de mettre en rapport certaines zones littéraires avec des discours réservés autrefois à des approches différentes (et non étudiés d'ailleurs en tant que tels). Chaque discipline peut être désormais appelée à étudier son propre discours — ce même discours peut d'ailleurs devenir l'objet d'une science, la sémiotique, dont on ne sait trop si elle fait partie de la linguistique ou si c'est l'inverse. Prenons l'exemple de l'histoire : cette discipline n'a pu longtemps fonctionner comme démarche scientifique que parce qu'elle faisait abstraction du discours sur lequel s'appuyait son analyse, c'est-à-dire celui des documents. L'introduction de la linguistique (du discours) au sein de cette discipline (cf. Régine Robin²⁵ et Michel de Certeau²⁶) a pour double effet : 1) de transformer les documents en faits de discours, donc de brouiller la transparence nécessaire à l'Histoire et 2) de mettre en jeu le «discours de l'histoire»²⁷, c'est-à-dire de l'historien lui-même. C'est alors qu'on pourra faire apparaître des liens entre le discours de l'historien et celui du romancier, par exemple : lire Michelet non plus simplement avec le regard du lecteur d'une histoire vraie ou Balzac avec le regard du lecteur de fiction (je fais allusion bien sûr au travail de Barthes). Le mot *genre* lui-même ne sera plus réservé à la littérature : ainsi Todorov, dans *les Genres du discours*, propose de décrire différents «systèmes de genres», mais précise tout de suite : «seulement, ces genres, il n'y a plus aucune raison de les limiter à la seule littérature» et son livre, outre des études littéraires, au sens traditionnel, propose des réflexions sur le mot d'esprit, la devinette, le jeu de mot. Ainsi la stabilité perdue de la littérature est compensée par une richesse inattendue réservée à des secteurs marginaux (littérature populaire, paralittérature, etc.). Ce redécoupage du champ littéraire, qui a pu irriter certains, correspondait d'ailleurs à une réaction contre une conception

24 Cf le bilan très éclairant de Catherine Kerbrat-Orecchioni, *l'Énonciation*, Paris, Colin, 1980

25 *Histoire et linguistique*, Paris, Colin, 1973

26 *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975

27 Titre d'un article de Roland Barthes dans *Information sur les sciences sociales*, 4, 1967, p 65 à 75

élitiste de la littérature envisagée comme un patrimoine qu'on se transmet. Il faut remarquer que la littérature gagnera à des contacts impossibles à imaginer auparavant : discours poétique/discours de la folie ou de l'enfance par exemple, et le travail de Julia Kristeva s'amorcera dans ce sens.

Il devient alors non pertinent d'opposer littéraire/scientifique dans la mesure où le second comme le premier vont se trouver fractionnés en différents types de discours. D'autres clivages peuvent être proposés et il est trop tôt pour faire un bilan : je me contenterai de prendre deux exemples de ce travail de redécoupage du champ littéraire, celui de Harald Weinrich et celui de Jenny Simonin-Grumbach. Dans *le Temps*²⁸, Harald Weinrich oppose deux types de discours, *monde commenté* et *monde narré*, en se basant sur des statistiques de temps verbaux. Dans le premier groupe, l'écrit scientifique voisine avec le théâtre, le commentaire politique, l'éditorial, le testament, l'essai philosophique, le commentaire juridique et dans un second groupe prennent place histoire de jeunesse, récit de chasse, conte, légende pieuse, nouvelle, récit historique, roman, information journalistique. Le mot *littéraire* est d'ailleurs employé de façon inhabituelle, puisqu'il s'applique à *l'Introduction à la médecine expérimentale* de Claude Bernard, aussi bien qu'à une nouvelle de Camus. On est donc loin d'une opposition littéraire/scientifique : en réalité on est devant des «textes», qui appartiennent à des types de discours plus ou moins voisins. Benveniste d'ailleurs faisait apparaître les ressemblances de Glotz et de Balzac dans son célèbre article sur les «relations de temps dans le verbe français» (1959) et employait alors le terme d'*énonciation historique* pour caractériser aussi bien le romancier que l'historien.

La typologie proposée par Jenny Simonin-Grumbach²⁹ tient compte des recherches récentes sur l'énonciation : il s'agit de classer les discours non pas en fonction des *shifters* apparaissant à la surface du texte (comme chez Benveniste ou Weinrich) — c'est-à-dire les marques formelles de l'énonciation (pronoms personnels, adverbes de temps ou de lieu, qui renvoient à l'instance énonciatrice) —, mais d'opposer les «textes où il y a repérage par rapport à la situation d'énonciation (extra-linguistique)» et ceux où «le repérage n'est pas effectué par rapport à la situation d'énonciation, mais par rapport au texte lui-même (énoncé)». Il s'agit là d'une

28. *Le Temps*, trad. franc, Paris, Le Seuil, 1973 (original 1964).

29. «Pour une typologie des discours», dans *Langue, discours, société*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 85 à 121.

reprise de l'opposition histoire/discours de Benveniste dans une perspective non purement linguistique (phrastique), mais dans une perspective plus large incluant la prise en considération de la relation des éléments de langue et de l'extra-linguistique. Le classement des discours se fera donc selon le rapport à la situation d'énonciation : «histoire» et «discours» seront les deux types les plus frappants, selon que les textes sont en relation (discours) ou non (histoire) avec la situation d'énonciation. Or l'auteur remarque que deux sortes de textes échappent à cette dichotomie : les textes dits théoriques, dans lesquels le référent n'est pas situationnel mais discursif, le texte faisant référence à d'autres textes, y compris lui-même et selon que cette référence est explicite ou implicite on aura affaire à un texte scientifique ou à un texte idéologique. Une autre catégorie de textes fait problème : *les textes poétiques*, qui «ne sont pas repérés par rapport à la situation d'énonciation (cas du discours) ni par rapport à la situation d'énoncé (cas de l'histoire)». En effet, cette dernière catégorie est ainsi décrite par l'auteur : «C'est bien dans ces textes sans référent que le sujet énonciateur s'efface le plus, puisque ce sera au lecteur de reconstruire une interprétation, et un poème peut être lu comme peut être interprété un morceau de musique». Il paraît étonnant de trouver ainsi rapprochés les deux types de discours qui paraissent les plus antithétiques : poésie et science; il ne s'agit pas de discuter ici la pertinence d'un tel découpage, mais simplement de souligner que l'analyse des discours peut mener parfois à des conclusions inattendues, éloignées des intuitions premières.

Ce que l'analyse du discours a montré finalement, c'est que l'existence du discours scientifique est tout aussi problématique que celle du discours littéraire, car plus l'analyse fait apparaître d'oppositions au sein de chaque domaine et plus l'entité science ou littérature se trouve remise en question. Pour cela, il faut évidemment que l'étude du discours scientifique soit assez avancée : nous faisons allusion à des descriptions proches de la linguistique³⁰ ou à des descriptions sémiotiques comme celle de Greimas³¹ qui prend en considération le niveau idéologique. Le bilan de ces études cependant reste à faire et c'est un travail qui permettra de replacer l'opposition science/littérature au sein d'une

30 Cf «Linguistique et société», *Langue française* 9, 1971, «Le discours politique», *Langages* 23, 1971, «Argumentation et discours scientifique», *Langages* 42, 1976, «La vulgarisation», *Langue française*, 53, 1982

31 *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Le Seuil, 1976 dans le premier chapitre, Greimas définit le statut du «discours scientifique en sciences sociales» comme «ce lieu à partir duquel parle la science en train de se faire»

préoccupation plus générale, celle de la typologie des discours, dont il est difficile de préciser dès maintenant s'il s'agit d'une hypothèse encore à ses débuts ou d'une utopie qui devra être dénoncée. En attendant, il faut essayer de poser la question des rapports scientifique/littéraire autrement, puisqu'on a l'intuition que ces deux domaines n'ont jamais été aussi proches dans leur éclatement respectif : c'est ce que nous allons tenter à présent.

De l'analyse des discours à la théorie du texte

Si l'analyse des discours a pu faire apparaître des rapports inattendus entre tel type littéraire et telle manifestation discursive scientifique, c'est parce qu'on a affaire dans tous ces cas à des *textes*. Peu à peu, ce terme (concept) s'est substitué à celui de *discours* : la réflexion théorique qui s'est récemment faite autour de cette notion n'a pas à être redite ici : on pourra se référer au bilan dressé par Roland Barthes dans l'article «Texte» de l'*Encyclopédia Universalis*. Ce qui nous importe, c'est de voir en quoi l'utilisation de ce terme modifie encore une fois la configuration du champ théorique et les rapports science/littérature. Au premier abord, il semble bien que l'usage actuel du mot *texte* soit une manière de réintroduire le littéraire. Pourtant cette notion est radicalement différente de la conception initiale de la littérature. Quand des critiques parlaient (autrefois) de texte(s), c'était pour renvoyer à une réalisation concrète de la langue — à une réalité d'ordre spatial et le mot n'était pas très différent du mot *œuvre* (simplement plus large : entité achevée) et du terme linguistique *énoncé* (donnée brute, antérieure à l'analyse). Dans la critique contemporaine, *texte* renvoie à une réalisation discursive envisagée comme pratique et non comme corpus : Barthes le définit ainsi : «cet objet nouveau né de la rencontre d'épistémès différentes, voire ordinairement ignorantes les unes des autres», le marxisme, le freudisme et le structuralisme. Mais le mot *texte*, quelle que soit sa nouvelle acception, n'est pas vierge : il introduit tout un arrière-plan littéraire ou sacré («textes de la loi») et une connotation positive évidente. Le *texte*, c'est la littérature envisagée en tant que pratique, et non plus seulement comme discours, et la notion, par extension, pourra être utilisée pour d'autres pratiques discursives. Ainsi on parlera de «Texte de l'histoire»³², «texte politique», etc., et le mot finit par prendre un article partitif : «il y a *du* texte là-dedans». On assiste donc à un renversement de la situation évoquée au début de cet article : la littérature n'a plus à se poser comme un tout — contre le discours scientifique — mais sert de «modèle» au *texte*

32. Titre d'un numéro de *Poétique* (49, 1982).

qu'on peut interroger aussi dans le champ scientifique Prenons l'exemple de Saussure *le Cours de linguistique générale*, après avoir servi de référence théorique, après avoir été «réduit» à une série de concepts définis les uns par rapport aux autres et transportés (à cause de leur abstraction précisément)³³, dans des disciplines diverses — voici qu'il est désormais pour nous un «texte», même s'il n'est pas un «livre» au sens traditionnel du terme, un texte où on peut voir jouer à la fois une langue, une époque et un sujet, toutes déterminations gommées jusque là Kuentz³⁴ montre bien, par exemple, que l'usage des métaphores (très nombreuses et très connues) révèle, tant à propos du sujet parlant que de l'histoire, l'idéologie de l'époque saussurienne Bref, *le Cours* peut (re)trouver une vulnérabilité qu'il ne connaissait pas tant qu'il fonctionnait uniquement comme énoncé scientifique (c'est-à-dire réservoir de concepts) et selon la partition scientifique ou littéraire On peut désormais lire les textes de Saussure (mais aussi de Hjelmslev, de Guillaume ou de Damourette et Pichon, pour demeurer dans le domaine linguistique) et poser alors la question la théorie (structuraliste ou autre) existerait-elle sans ce texte ? N'est-ce pas parce qu'elle passait par un texte qu'elle a pu être si féconde ? Pour répondre positivement, il faudrait faire entrer dans la définition du texte cette déstabilisation conceptuelle qui fait éclater les limites des champs antérieurs c'est du moins ainsi qu'il nous semble possible de comprendre maintenant les rapports interdisciplinaires, en particulier les rapports science/littérature

Le retour du littéraire s'est opéré, selon un renversement qu'on peut tenter d'analyser en guise de conclusion Il ne s'agit pas d'un renversement de rôles, mais bien d'une nouvelle répartition de ceux-ci Au point de départ, rappelons-le, le langage scientifique est pensé, à partir de l'extérieur, comme le modèle d'un langage «transparent» et la littérature comme écart par rapport à une norme à laquelle il est difficile d'assigner un lieu précis de réalisation Comme si le langage scientifique n'était qu'une langue sans énoncés Au point d'arrivée, la situation s'inverse le texte se donne à lire au cœur du scientifique non comme un «surplus», mais comme l'être même de la réalisation théorique Que s'est-il passé entre ces deux points ? D'abord l'analyse des discours a fait éclater la spécificité de la littérature en posant à la fois la pluralisation infinie des discours et la nécessité d'une typologie (contradiction difficile à dénouer en ce moment) Du coup l'opposition

33 Michel Serres Plus un concept est pur plus il est applicable je veux dire applicable en plus de lieux *Hermès II* Paris Minuit 1972 p 55

34 Article cité plus haut (note 19)

littéraire/scientifique devient inutile, impertinente et la littérature perd à la fois son double et sa propre situation. Par un mouvement de compensation (de survie ?) la théorie du texte revient à une singularité (*le* texte), mais non à une spécificité (*du* texte) : l'utopie du discours littéraire a vécu, celle du texte s'y substitue. Le texte, qui se découvre là où on ne l'attendait pas; le texte, ou le littéraire en dehors d'une juridiction stricte; le texte, ou Saussure sans le saussurianisme, pour parodier Roland Barthes³⁵. On pourrait alors comparer le travail d'un concept (langage, discours, texte) au déplacement par ricochets : en s'introduisant dans un domaine étranger, un concept (langage) voit son sens se modifier en même temps qu'il modifie le champ dans lequel il a été importé; d'où l'apparition d'un terme nouveau (discours) et la disparition du mot *littérature*. Quant à *texte*, il permet la synthèse des termes antérieurs (*y compris celui de littérature*) et peut retourner dans le champ scientifique, d'autant plus naturellement qu'il ne prétend pas à la spécificité d'un domaine : la boucle est ainsi bouclée.

Il n'est pas facile de se libérer d'une opposition qui a servi à penser la littérature depuis plusieurs siècles : du moins doit-on essayer de voir ce qui se substitue peu à peu à l'opposition science/littérature. Cela fait partie du travail du critique littéraire dont la situation est toujours malaisée : s'il a renoncé à tenir un discours «scientifique» sur la littérature, il est maintenant contraint à reconnaître son propre discours comme texte et assumer cette contradiction (étudier un objet qui refuse le métalangage), ce qui peut parfois aller jusqu'à l'empêcher de poursuivre une tâche de plus en plus problématique.

35 On pourrait résumer le travail de Roland Barthes comme un effort de mise à nu des textes, immobilisés par les commentaires antérieurs pour trouver le texte, il faut se débarrasser des stéréotypes «Sade sans le sadisme», cf *Sade Fourier, Loyola*, Le Seul, Paris, 1971

SCIENCE. s. f. Connoissance des choses , acquise par une grande lecture, ou une longue meditation. Erasme avoit un grand fonds de *science*, de doctrine. L'Encyclopedie est la *science* universelle. Il y a aussi une *science* infuse & revelée, comme celle que le St. Esprit respendit sur les Apostres.

SCIENCE, se dit plus specifiquement d'un art particulier, de l'application qu'on a eüe à approfondir la connoissance d'une matiere, de la reduire en regle & en methode pour la perfectionner. La Philosophie comprend toutes les *sciences*. On definit la *science* dans l'Escole, une connoissance certaine & evidente d'une chose par ses causes. Il n'y a que la Geometrie qui soit une veritable *science*, qui ait des demonstrations. L'Arithmetique est la *science* des nombres. On appelle les *sciences* humaines, la connoissance des Langues, de la Grammaire, de la Poësie, de la Rhetorique, & autres choses qu'on apprend dans les Humanitez. La *science* Heraldique est celle qui traite du Blafon.

SCIENCE, se dit aussi en Morale, de ce qui sert à la conduite de la vie. Cet homme a la *science* du monde, il sçait vivre avec les honnestes gens. La plus necessaire des *sciences* est celle de nostre salut. L'arbre deffendu à Adam étoit celui de la *science* du bien & du mal.

SCIENCE, se dit aussi de la connoissance de quelque fait particulier. Un homme n'est tenu de respondre en Justice que sur ce qui est de sa *science* & connoissance. Le Roy dit dans ses Edits, De nostre certaine *science*, pleine puissance & autorité royale.

On dit proverbialement, qu'un homme a plus d'heur que de *science*, quand il reussit en des choses qu'il ne sçait que mediocrement.

SCIENCE, f f (*Logiq & Metaphys*) science, en terme de philosophie, signifie la connoissance claire & certaine de quelque chose, fondée sur des principes evidens par eux memes, ou sur des demonstrations

Le mot science pris dans le sens qu'on vient de dire est opposé à *doute*, & l'opinion tient le milieu entre les deux

Les sceptiques ment qu'il soit possible d'avoir la science sur rien, c'est à dire qu'il y ait rien sur quoi on puisse arriver à un degre de connoissance capable de produire une conviction entiere

La science se partage en quatre branches, qui sont l'intelligence, la sagesse, la prudence & l'art

L'intelligence consiste dans la perception intuitive du rapport de convenance ou de disconvenance qui se trouve entre deux idees, telle est la science de Dieu, telle est la connoissance que nous avons des premiers principes

La sagesse s'eleve toujours aux vues générales, & se considere dans les êtres que les rapports qu'ils ont les uns avec les autres, pour en tirer des conclusions universelles Les êtres spirituels sont aussi de son ressort

La prudence s'applique à former les mœurs à l'honnêteté, conformément à des regles éternelles & immuables On l'appelle dans les écoles, *habitus vera cum ratione activus*

L'art donne des regles sûres & immuables pour bien raisonner On le definit dans les écoles, *habitus verus cum ratione effectivus*

SCIENCEs, (*Connoissances humaines*) je dirai peu de chose des sciences, non pas qu'elles ne fassent la partie la plus importante de l'Encyclopédie, mais parce qu'on a exposé profondément leur origine, leur nature, leurs progres, leur enchainement dans la belle preface de cet ouvrage

Il est certain que les sciences sont l'ouvrage des plus grands génies C'est par elles que l'immensité de la nature nous est dévoilée, ce sont elles qui nous ont appris les devoirs de l'humanité, & qui ont arraché notre ame des ténèbres pour leur faire voir, comme dit Montagne, toutes choses hautes & basses, premières, dernières & moyennes, ce sont elles enfin qui nous font passer un âge malheureux sans déplaisir & sans ennui « illustre Memmius, celui-là fut un dieu qui trouva l'art de vivre auquel on donne le nom de sagesse »

Telle est aujourd'hui la variété & l'étendue des sciences, qu'il est nécessaire pour en profiter agréablement, d'être en même tems homme de lettres D'ailleurs les principes des sciences seroient rebutans, si les belles lettres ne leur prêtoient des charmes Les vérités deviennent plus sensibles par la netteté du style, par les images vives, & par les tours ingénieux sous lesquels on les présente à l'esprit

Mais si les belles lettres prêtent de l'agrément aux sciences, les sciences de leur côté sont nécessaires pour la perfection des belles-lettres Quelque soin qu'on prit de polir l'esprit d'une nation, si les connoissances s'illuminent n'y avoient accès, les lettres condamnées à une éternelle enfance, ne seroient que bégayer Pour les rendre florissantes, il est nécessaire que l'esprit philosophique, & par conséquent les sciences qui le produisent, se trouvent, sinon dans

l'homme de lettres lui-même, du moins dans le corps de la nation, & qu'elles y donnent le ton aux ouvrages de littérature

Plusieurs autres savans ont infiniment contribué par leurs travaux, au progrès des sciences, & ont pour ainsi dire levé un coin du voile qui nous cachoit la vérité De ce nombre sont Leibnitz, qui suivant l'opinion de l'Allemagne, partage avec Newton l'invention du calcul différentiel, « Galiée à qui la géographie doit tant de choses utiles, Harvey que la découverte de la circulation du sang rend immortel, Huyghens, qui par des ouvrages pleins de force & de génie, a bien mérité de la physique, « Pascal, auteur d'un morceau sur la cycloide, qu'on doit regarder comme un prodige de sagacité, « d'un traité de l'équilibre des liqueurs & de la pesanteur de l'air, qui nous a ouvert un science nouvelle, Boyle, le pere de la physique expérimentale, plusieurs autres enfin, parmi lesquels je ne dois pas oublier Boerhaave, le reformateur de la médecine » On fait aussi tout ce que le droit naturel, la morale & la politique doivent à Grotius, Puffendorf, Thomafius, & autres écrivains célèbres

Voilà quel étoit l'état des sciences au commencement de ce siècle Portées rapidement du premier essor à leur faite, elles ont dégénéré avec la même promptitude, comme si elles étoient des plantes étrangères à la nature, qui doivent secher sur pied, & disparaître dans le sein de l'oubli, tandis que les arts mécaniques, enracinés pour ainsi dire dans les besoins de l'homme, ont un esprit de vie qui les soutient contre les ravages du tems

Les sciences offrent aux yeux une belle avenue, mais fort courte, & qui finit par un désert aride Comme parmi nous leur midi s'est trouvé tort près de leur levant, leur couchant n'est pas éloigné de leur midi On vit à Rome la même révolution, soixante ans après le regne d'Auguste, Quintilien écrivait déjà sur la chute de l'éloquence, & Longin qui fleurissoit sous Galien, fit un chapitre sur les causes de la decadence de l'esprit Cependant les recompenses des beaux-arts n'étoient point tombées chez les Romains Semblablement nos académies subsistent toujours, mais elles ont dans leur institution des vices qui les ruinent Ici l'inégalité des rangs est fixée par

des statuts du prince, lorsqu'on n'y devoit connoître d'autre supériorité que celle du génie Là se rend un tribut perpétuel d'éloges fastidieux, honteux l'usage de la servitude ! Souvent dans ces mêmes académies, la récompense du mérite est enlevée par les manèges de l'intrigue ou de l'hypocrisie La cupidité, la vanité, la jalousie, la cabale, le tout encore en parcs de nos sociétés littéraires, plus que la nomination de ses distingués par les talens, la sagesse, a dégénéré en insuffiance, l'amour du beau, en à nourrir du faux bel esprit *in dei viis qui videt data res est*

D'ailleurs ce n'est point au centre du luxe que les sciences établissent toujours leur domicile s'il en étoit ainsi, les connoitroit on glorieusement aux bords des lieux ou le Rhein vient se perdre, dans le voisinage des Isles Orcaades, & de celui du mont Adule ? Il ne faut pas pour être savant, arroter l'ame comme nous faisons, de quelques idees superficielles, il la faut cultiver

dre de connoissances qui ne s'acquereut que par les veilles & les travaux.

Ajoutons que la noblesse du royaume, plongée dans la mollesse & l'oisiveté, a trouvé que l'ignorance étoit un état paisible, & elle n'a pas marqué d'en acréterier merveilleusement le parti. Aristote, Platon, Solon, Péncles, Democrite, Hippocrate, Scipion, Cicéron, Hortensius, Lucullus, César, Plin, & tant d'autres grecs & romains, ne se croyoient pas en droit, parce qu'ils étoient de grands seigneurs, de négliger les sciences, & à vivre dans une glorieuse stupéur. Tout au contraire, ils firent cet honneur à leur rang & à leur fortune, de ne les employer qu'à acquérir des lumières, ils avoient bien que les gens élaues conduisent par-tout les aveugles. Mais une nation qui do mner par l'exemple, fait gloire de préférer la legereté & les agréments frivoles, au mérite que l'étude & les occupations sérieuses peuvent donner à l'esprit, une telle nation, dit je, doit tomber dans la barbarie. Aussi faut-il croire que dans cette nation, l'amour des sciences n'étoit sous Louis XIV qu'une nouvelle mode, du moins leur culture a passé comme une mode. Quelqu'autre Louis, dans la revolution des tems, pourra la faire naître, & la changer en un goût durable, car c'est au génie éclairé des monarques, & à leurs mains bienfaisantes, qu'il appartient de fonder aux sciences des temples, qui attirent fans cesse la veneration de l'univers. Heureux les princes qui sauront ainsi mériter de l'humanité ! (*Le chevalier DE JAUCOURT*)

SCIENCE EN DIEU, (*Théologie*) c'est l'attribut par lequel il connoit toutes choses, de quelque nature qu'elles soient Dieu a une science parfaite & infinie; il connoit tout ce qu'il y a de possible, tout ce qu'il y a de reel, tout ce qu'il y a de futur, tout absolu, soit conditionnel.

Quo que la science de Dieu considerée en elle-même soit un acte tres simple, & comme un coup-d'oeil net & juste par lequel tout est present devant lui, cependant les divers objets qu'elle embrasse, ont tant distinguer aux Theologiens trois sortes de sciences en Dieu, savoir, la science de simple intelligence, la science de vision, & une troisieme que quelques uns appellent *sciencia moyennis*.

SCIENCE SECRETE, (*Hist de l'Egl*) c'est selon Clément d'Alexandrie, la doctrine particuliere qui ne doit être communiquee qu'aux parfaits, trop sublime & trop excellente pour le vulgaire, parce qu'elle est au-dessus de lui. Il paroît que ce pere de l'Eglise est un des premiers qui ait tâché d'introduire la discipline de la science secretes chez les chrétiens, car avant lui, personne ne l'imagina, mais Clément s'écarta de l'usage reçu, & se fit des principes à part, semblables à ceux des payens, qui cachoient leurs mysteres, & qui enveloppoient la science d'énigmes. Leur exemple l'entraîna, & on le voit aisément par ce mot de *Pindare* qu'il rapporte lui-même pour étayer son opinion *n' expose point les anciennes doctrines en présence de tout le monde, la voie du silence est la plus sûre*

D'ailleurs, c'étoit une ancienne coutume des sages, de voiler la sagesse, & de ne la communiquer que par des emblemes, par des figures énigmatiques, & par des sentences obscures. Les Egyptiens le faisoient, Pythagore l'avoit fait à leur exemple. Hippocrate ayant osé décrier les dogmes de Pythagore, & les expliquer dans un livre exprès, on le chassa de l'école, & on lui eleva un tombeau, comme s'il eut été mort. Il y avoit des ouvrages d'Epicure qu'on tenoit secrets, il y en avoit de Zenon, & d'autres philosophes. Ainsi Clément d'Alexandrie se persuada sans peine, qu'il y avoit aussi des doctrines secretes qu'il ne falloir communiquer que de vive voix de chrétien à chrétien, digne de les recevoir.

Cependant il ne faut pas s'imaginer, que ces doctrines secretes, que S. Clément ne permet de communiquer qu'aux parfaits, soient des verités de la foi, ou des verités essentielles, puisqu'on les prêchoit à tout le monde, mais ce qu'il nomme *doctrines secretes*, sont les explications mythiques des lois, des cérémonies, en general de celles qui avoient été instruites dans le vieux Testament, ou ce qui avoit été dit mystiquement par les prophetes. C'étoit là la science secretes, dont il ne falloir parler qu'aux initiés. C'étoit là la tradition que J. C. avoit enseignée à ses disciples, la sagesse mystérieuse. Ce que S. Clément avoit permis de divulguer & d'enseigner à tous, c'est ce que S. Paul appelle le *lat*, c'est à dire la doctrine des cathécumenes, la foi, l'esperance, la charité, mais ce qui, selon lui, ne devoit point être divulgué, c'est ce que l'apôtre appelle *vraie sagesse*, c'est à dire la connoissance des secrets, ou la compréhension de l'essence divine. Voilà, continue-t-il, cette science secretes dont J. C. fit part à ses disciples depuis sa résurrection.

Quoi qu'il en soit de toutes les idées de Clément d'Alexandrie sur la science secretes, il est constant que les chrétiens n'ont jamais caché leurs mysteres aux infideles. S. Paul n'avoit point cette pratique, elle ne fut point d'usage du tems de Tertullien, de Minucius Felix, & de Justin martyr, ce dernier déclare qu'il seroit bien fâché qu'on l'accusât de rien dissimuler par malice, ou par affectation, mais Clément d'Alexandrie se fraya une nouvelle route, & l'appliqua si bien par son crédit & par son erudition, qu'il trouva des sectateurs, & S. Chrysostome lui-même tout homme sensé qu'il étoit. On peut voir la dissertation de Calaubon sur le *silence mystérieux*, *exercit XII. n.º 43. (D. J)*

SCIENCES, jeux instructifs pour apprendre les, (*Lister*) C'est ainsi qu'on a nommé divers jeux de cartes, & même de dez, imaginés pour apprendre aux enfans & aux jeunes gens, non-seulement les sciences qui ne demandent que des yeux & de la mémoire, telles que l'histoire, la géographie, la chronologie, le blason, la fable, mais ce qu'il y a de plus singulier, les sciences mêmes qui demandent le plus de raisonnement & d'application, telles que la logique & le droit.

Sapientia, vel Scientia.

- Aug. super Ps. 70.* 1. **Q**ui se diligit stultum, non proficiet ad sapientiam, nec fiet quisque qualis esse cupit, nisi oderit qualis est.
- Aug. in serm. de ascensio ne.* 2. Non aliam putes esse sapientiam nisi veritatem, in qua tenetur & cernitur summum bonum. nullo loco est. nusquam deest, foris admonet, intus docet, dementes in se omnes in melius commutat, à nullo in deterius commutatur. nullus de illa iudicat, nullus de illa bene iudicat.
- Aug. in serm. de veritate.* 3. Hæc tota scientia magna hominis, scire, quia ipse nihil est per se. & quum quicquid est, ex Deo *epist. 36.* est, & propter Deum est.
- ad Constat. n.* 4. Qui se dicit scire, quod nescit, temerarius est. Qui se negat scire quod scit, ingratus est.
- Ambr. ibid.* 5. Hæc est sapientiæ & scientiæ recta distinctio, ut ad sapientiam pertineat æternarum rerum cognitio intellectualis, ad scientiam vero temporalium rerum cognitio rationalis.
- Gloss. Hic. in per illud prou. 2.* 6. Sapienti nihil alienum, nisi quod virtuti incongruum. quocunque accesserit, sua omnia, totus ei mundus possessio est; quoniam toto eoque quasi suo vitur.
- Si sapientiam quasi qua se pec. & ficus. his. san. effo. il. lam.* 7. Vbicunque accesserit sapiens, vbique cuius est, vbique sua patria intelligitur, nusquam se peregrinum, nusquam hospitem se iudicat.
- Gloss. Hic. in per illud prou. 4.* 8. Qui thesauros effodit, terram reiicit, foueam in altum facit, sedulus insistit, donec inueniat quod querit. sic qui thesauros sapientiæ inuenire desiderat, omne pondus terrenum à se reiiciat, in se fossam humilitatis faciat, nec quiescat, donec inueniat.
- Nam & ego h. ius fu. pad. n. ei. re. vel. 1.* 9. Nihil magis ad spem percipiendæ sapientiæ mentes erigit, quam quum eos, quos in sapientiâ clarescere miramur, aliquando paruulos & indoctos fuisse meminimus.
10. Non aurum, non diuitias, non terrenam gloriam Salomon à Deo petiit: sed ut sciret populum Dei regere & iudicare. Si hoc elegit rector

SCIENCE I LA SCIENCE — Le mot *science* ne désigne étymologiquement qu'un savoir quelconque. C'est que la science naît de la connaissance commune et ne fait à vrai dire que la prolonger. De l'aveu de Spencer, « nulle part on ne peut dire : Ici commence la science ». Mais à ses débuts elle se distingue mal de l'exercice instinctif de l'esprit : elle ne tarie pas à s'en séparer au point de s'opposer à lui simplement parce que ses procédés deviennent consensuels et fixes et par là même exclusifs dans leur but et leurs conditions de légitimité. La science est une connaissance organisée et méthodique.

De là ses caractères essentiels. 1° La connaissance commune reste pratique et utilitaire, suscitée par les nécessités de l'action : elle ne considère dans les objets que ce qui nous est indispensable pour agir directement sur eux, les provoquer, les détourner ou les modifier. La science, si elle naît toujours d'un art pratique, ne devient elle-même que lorsqu'elle commence à être un exercice désintéressé de la pensée, sans autre fin immédiate que de satisfaire notre curiosité ou notre besoin de comprendre. Par là même elle peut devenir systématique : la science unifiée d'un certain ordre de données implique toujours la connaissance de toute une chaîne de phénomènes naturellement ou logiquement inséparables dont quelques uns seulement intéressent la vie. — Aussi, tout en servant par ses applications à la pratique, elle se sépare de plus en plus des arts et des techniques avec lesquels elle se confondait d'abord : ceux-ci rapprochent les choses d'après leur fin ou leur utilité commune, la science, selon leurs connexions intimes et leur intelligibilité, la découvre scientifique est tout autre chose que l'invention industrielle. Le positivisme a eu le mérite d'insister sur ce caractère tout théorique de la vraie science : « Le matelot qui une exacte observation de la longitude préserve du naufrage doit la vie à une théorie conçue 2000 ans auparavant par des hommes de génie qui avaient en vue de simples spéculations géométriques » (Aug. Comte citant Condorcet).

2° Parce qu'elle reste utilitaire, la connaissance commune reste aussi enfermée dans le concret, si elle use d'abstraction et de généralisation : les notions empiriques ainsi formées ne lui servent guère qu'à désigner ou à reconnaître des objets ou des faits particuliers. La science a pour objet propre la notion abstraite et générale elle-même : elle ne connaît les individus que pour dégager et définir ce qu'ils ont de constant et de commun. « Il n'y a pas de science de ce qui s'écoule » : « il n'y a de science que du général ». Arriverait-elle par impossible à épouser tous les caractères d'un individu, elle ne le connaîtrait toujours pris en tant qu'individu, décomposant et analysant ses caractères, elle les constitue en entités distinctes, indépendantes des conditions de temps et de lieu et qui restent les mêmes que l'individu soit unique ou répété à mille exemplaires et immuables qu'il ait une existence instantanée ou éternelle. Aussi est-il contradictoire le projet de « sciences concrètes » tout ce qu'on veut lire par là se ramène à la distinction très nette d'un sens contemporain (Durand de Gros) entre les sciences des objets concrets (des mathématiques pures) et les sciences d'objets abstraits (l'histoire naturelle, l'éthique). — Il lui vient qu'on a pu opposer le mouvement de la nature qui produit sans cesse du concret et de l'individuel et le mouvement de la science qui substitue à cette multiplicité un nombre de plus en plus restreint de lois ou de types généraux — et encore l'œuvre des beaux-arts et l'œuvre de la science : les premiers décrivant ou imitant la nature, le second s'essayant comme elle à créer des individus concrets et vivants, objets lin-

tution, la seconde décomposant et pour les expliquer détruisant les réalités naturelles réduites à l'état d'objets de conception.

3° De là la nature et les limites de l'explication scientifique. Les explications de la connaissance commune se réduisent soit à attribuer aux phénomènes une cause transcendante plus ou moins analogue à la volonté humaine, soit à les rattacher tant bien que mal à un phénomène habituel qui n'excite plus la surprise. La science, lorsqu'elle a pris sa forme positive, prétend déterminer les conditions nécessaires des phénomènes *c-a-d* celles qui sont partout présentes lorsque le phénomène se produit et sans lesquelles il ne se produit jamais : en d'autres termes elle veut en déterminer la loi. Par là la science au moins actuelle s'oppose à toute métaphysique et à toute théologie : elle se désintéresse de la fin, de la cause de l'essence intime des choses, elle s'arrête aux concomitances ou aux successions constantes, au « déterminisme » des phénomènes. Elle repose ainsi sur l'affirmation que ce « déterminisme » existe, qu'il y a des « lois de la nature ».

4° Par là, tandis que la connaissance commune ne dépasse pas le vraisemblable, la science peut atteindre sinon la certitude métaphysique, au moins tout ce qu'on peut pratiquement entendre par ce mot. La connaissance scientifique est prouvée. La preuve, comme y a insisté Aug. Comte, peut être décisive de deux façons : tantôt elle permet de prévoir et de prédire le phénomène ainsi en astronomie, tantôt elle permet de le modifier de la susciter ou de le détruire ainsi en physique. — Mais la science a une garantie plus générale au lieu d'être instinctive et irreflexive elle s'accompagne d'une pleine conscience de ses procédés : le savant sait comment chaque résultat a été obtenu, avec quelles approximations et quelles précautions, il peut toujours le critiquer, le vérifier. La science n'est plus des lois une œuvre individuelle mais l'œuvre impersonnelle de la raison même, chaque effort particulier si ingénieux ou puissant qu'il soit, chacun pouvant le comprendre, le répéter et par là se l'approprier, va se perdre dans l'effort collectif et anonyme de l'humanité tout entière. Ainsi la méthode est plus qu'un instrument de progrès pour la science : elle en constitue un des caractères essentiels : elle sert moins encore à découvrir des vérités qu'à les définir comme scientifiques.

Enfin, lorsqu'elle est devenue déductive et démonstrative, la science trouve une garantie plus entière encore. Alors chaque fait nouveau conforme au système antérieur de lois établies en augmente indéfiniment la probabilité, tandis qu'inversement tout l'ensemble des vérités acquises confirme sa propre exactitude. Et nul doute que l'idéal de la science ne soit tel : constituer en un seul corps de vérités inébranlables toutes nos idées sur l'univers, trouver une théorie des choses qui en les déduisant l'une de l'autre les explique toutes sans en oublier ni en contredire aucune. Une telle théorie trouverait sa preuve suprême dans sa cohérence et si on peut dire, sa réussite même. Alors la science existerait au sens plein et absolu. — Mais nul doute aussi que cet idéal ne soit très lointain et de moins en moins on se croit autorisé à le dire réalisable. Il existe des sciences, la science n'est qu'une abstraction. Elles ont beau présenter toutes les mêmes caractères logiques, cette forme commune ne peut faire oublier la diversité réelle de nos connaissances des objets qu'elles étudient et des méthodes qu'elles emploient.

II LES SCIENCES LES CLASSIFICATIONS DES SCIENCES